Document généré le 19 avr. 2024 22:08

Jeu
Revue de théâtre

UBU et la presse française

Gilles Costaz

Numéro 81, 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/25359ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Costaz, G. (1996). UBU et la presse française. *Jeu*, (81), 68–70.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Gilles Costaz

Festival d'Avignon

UBU et la presse française

Présent au Festival d'Avignon, en juillet 1996, avec deux spectacles, le Théâtre UBU commença par *le Passage de l'Indiana* de Normand Chaurette et continua avec *Maîtres anciens* d'après Thomas Bernhard. Un auteur encore peu connu en France pour débuter, un auteur très joué en Europe pour terminer. Denis Marleau était l'un des principaux invités au Festival.

Le Passage de l'Indiana.
Photo : Josée Lambert.

Le Passage de l'Indiana, qui se jouait hors Avignon, au Tinel de la Chartreuse-lez-Avignon, donnait au public français l'occasion de découvrir une création de Chaurette mise en scène par un Québécois (Paris avait pu voir, il y a trois ans, *Fragments d'une lettre d'adieu...*, mais montés par un Français, Gabriel Garran). Le fait qu'une autre pièce de Chaurette, *les Reines*, soit, la saison suivante, montée par la Comédie-Française augmentait l'attention et l'enjeu. La critique a été majoritairement bonne, mais la pièce a provoqué quelques refus violents.

Dans *Le Monde*, Olivier Schmitt salue avec enthousiame toutes les composantes : « Auteur dramatique, Normand Chaurette sait construire une œuvre avec ce que qu'il faut de patience et de méticulosité, multipliant les effets de retardement qui tiennent le spectateur en alerte, et s'acharnant avec une telle ardeur sur son sujet qu'il le hisse de l'anecdote à l'essentiel, ici un inexorable processus de dévoilement de l'identité de ses protagonistes [...] La réalisation de Denis Marleau, directeur du Théâtre UBU de Montréal, meilleur metteur en scène du moment, reste à la

hauteur de cette belle pièce. On vérifie ici sa précision de directeur d'acteurs. On connaît aussi son inclination pour les arts plastiques. Il a demandé au décorateur Michel Goulet de construire une gigantesque bibliothèque sur le devant de la scène [...] Là vivent quatre personnages incarnés par une distribution homogène, avec deux figures majeures de la scène canadienne : Andrée Lachapelle, de grande beauté, dont le regard et la voix disent l'expérience ; Jean-Louis Millette, tout en rondeur comme pour mieux dissimuler les bleus que l'existence lui a infligés à l'âme. Face à eux, deux acteurs plus jeunes, Marc Béland, dont le physique et les échappées vocales rappellent ceux de Charles Berling, et Julie McClemens, qui donne à son rôle ingrat une conviction sans reproche. »

Même adhésion de la presse de la région (pour Letizia Dannery, dans *La Marseillaise*, « l'interprétation, la mise en scène ciselée au millimètre, jusqu'aux respirations musicales ponctuant les étapes de cette troublante traversée, tout témoigne d'une inspiration rigoureuse, originale. On en redemande. ») et d'une partie de la presse francophone. Claire Diez écrit dans *La Libre Belgique* : « C'est une enquête implacable et éblouissante sur ce qui, dans l'existence, se vit, se vide, se vole, se viole, une trouble enquête qui obscurcit son chemin à mesure qu'elle avance. Une vertigineuse quête. Où la beauté intransigeante de l'énigme prend le pas sur l'urgence de sa résolution. »

Les réserves ou désaccords tendent à taxer l'œuvre d'un prétendu esprit « nord-américain » en retard par rapport aux expressions européennes. Pour René Solis, dans *Libération*, « mis en scène par Denis Marleau, directeur du Théâtre UBU de Montréal – l'une des meilleures scènes québécoises –, le spectacle est servi par quatre acteurs très pro, dont la très remarquable Andrée Lachapelle dans le rôle de la romancière. Reste que *le Passage de l'Indiana* émarge à un genre – *grosso modo* le théâtre américain de David Mamet à Sam Sheppard – qui, vu d'Europe, n'apparaît pas d'une très grande modernité. En France, dans cette veine intello-psy susceptible de toucher un grand public, on pense à des auteurs comme Yasmina Reza ou Éric-Emmanuel Schmitt. Avec un net avantage pour Chaurette. » Le titre de *Libération* ne reculait pas devant les plaisanteries faciles : « *le Passage de l'Indiana*, une pièce menée en bateau ». De même pour le critique du *Figaro*, Frédéric Ferney, qui titre : « Le style m'as-tu lu ». Selon Ferney, qui semble avoir la nostalgie du joual, « tout cela est, comment dire, un peu trop fabriqué. L'auteur parle français, sans faiblir sur la phrase, sans s'émouvoir de quelques tournures inusitées, comme Barthes, Genette et Kristeva réunis en congrès [...] Du signifiant, maugré ! Il y en a, à la pelle, mais pas d'abîmes muets dans les dialogues, comme chez Sarraute et Vinaver. Personne parmi ces crânes d'œuf épris de leurs propres saveurs pour s'exclamer avec l'accent de là-bas : « "Hostie ! C'qu'in même tarabiscoté, c'taffare-là ! C'est-y in Ph D ?" »

Pour *Maîtres anciens*, le volume des critiques est un peu moins important, la presse ayant partiellement quitté Avignon en fin de festival. Mais, comme ce spectacle tourne en France depuis le mois d'octobre, son public a été plus considérable que celui du *Passage de l'Indiana*. Presque aucune fausse note pour l'adaptation de

Thomas Bernhard par Denis Marleau. Commençons par l'unique réticence du *Figaro*, Frédéric Ferney, qui reconnaît : « On éclate d'un rire célinien, d'outrance et de provocation », mais conclut ainsi : « J'ai seulement une réticence sur la forme choisie par Denis Marleau, qui a l'art de transformer tout ce qui bouge en une matière froide, purement esthétique et cérébrale. Il ne met pas en scène des comédiens mais des idées ; il suscite des symétries, des dédoublements. »

Dans *L'Humanité*, au contraire, Jean-Pierre Léonardini souligne la « maestria » du metteur en scène, « conduisant la représentation vers une espèce d'oratorio magnifiquement scandé. Les interprètes, Gabriel Gascon, Pierre Collin, Pierre Lebeau, Henri Chassé, Alexis Martin, Marie Michaud prennent un plaisir manifeste à jouer et l'on sait qu'il n'est rien de plus contagieux que l'état jouissif de l'acteur tout à sa tâche. D'où les gloussements de joie jaillis du public aux moments les plus vachards de la diatribe de Reger ou des considérations désabusées du gardien. »

Olivier Schmitt, dans *Le Monde*, relève l'accueil chaleureux du public, cite les « comédiens d'exception » et estime : « Non seulement ce spectacle est incontestablement le meilleur à l'affiche du Festival, avec *Arturo Ui* que le Berliner Ensemble donnera la semaine prochaine au Théâtre municipal, mais c'est tout simplement un grand spectacle de théâtre, de ces soirées trop rares où la symbiose est idéale entre un texte, des acteurs, la médiation des équipes artistiques et techniques et les spectateurs. » Jean-Pierre Thibaudat, dans *Libération*, écrit : « Denis Marleau a eu l'idée juste de dédoubler ces personnages, démultipliant ainsi leurs facettes. Bon travail d'un metteur en scène qui ne laisse rien au hasard et surtout pas le choix de ses acteurs parmi les meilleurs de la scène canadienne. » La presse régionale applaudit également, répétant qu'il s'agit du « spectacle à voir ».

Le ton est donné aussi avec l'hebdomadaire *Politis* titrant « Marlowe et Marleau ». En effet, le Festival ouvrait avec la tragédie de Marlowe, *Édouard II*, mise en scène par le Français Alain Françon et très mal reçue par la presse. Cet hebdomadaire conclut un article général sur le Festival, où les lignes consacrées au *Passage de l'Indiana* parlent d'« un grand vertige », par cette chute : « Le Québécois Marleau nous fait oublier le malheureux Marlowe. »

Pour notre part, les deux spectacles de Denis Marleau nous ont laissé très admiratif : *Maîtres anciens* pour leur maîtrise esthétique éblouissante, mais aussi, il faut bien l'avouer, parce que cela est un esprit, d'une facture, d'un jeu qui paraissent très européens, *le Passage de l'Indiana* pour la construction vertigineuse de Normand Chaurette et, au contraire, pour cette mise en place pas du tout européenne, cette occupation de la scène et de l'espace contraignante pour l'acteur mais admirablement originale. Le public, lui, a aimé les deux réalisations, qui ont eu une très bonne fréquentation au Festival d'Avignon. Mais il a préféré *Maîtres anciens*, qui a fait l'objet d'une importante tournée en France et connu partout le succès. ◆